

“HADÍ KUDIÁ, MILONGA YÁ KUFWA”*

Réflexions sur les combats quotidiens contre l'insécurité alimentaire dans le contexte urbain kinois

Introduction

**Ghislain
TSHIKENDWA**
Matadi, Jésuite.
Sociologue ;
Coordinateur du
Centre de Recherche
et de Communication
en Développement
durable.
Doyen de la Faculté
des sciences
Agronomiques
et Vétérinaires/
Université Loyola
du Congo (ULC),
RD Congo.
tshikendwa@
gmail.com

L'insécurité alimentaire est un fait banal dans notre pays. Et la menace qu'elle fait peser sur la paix ne peut être sous-estimée. Je trouve très étonnant le fait que nous n'ayons pas encore mesuré l'importance de la nourriture comme condition essentielle pour la paix. L'expérience quotidienne nous montre pourtant qu'à cause du manque de nourriture, les humains sont prêts à tout, même à tuer. Bien se nourrir, bien se loger, bien se soigner, bien s'éduquer, voilà quelques terrains où le combat pour la vie et la paix durable se joue et se jouera. Gagner ce combat est à notre portée. Sommes-nous prêts à nous y engager et à y consacrer notre intelligence et notre détermination ?

La présente réflexion se propose d'orienter notre regard vers des combats quotidiens pour la vie et pour la paix. Il est bien possible de nous en servir, au niveau des nations, pour lutter contre l'insécurité alimentaire et en faveur de la paix qu'elle menace. Les combats dont il sera question ici sont ceux engagés par les habitants de nos cités et villages de la RD Congo et d'ailleurs, notamment les femmes, pour maintenir le sourire, engendrer et protéger la vie. Les médias ne s'intéressent pas beaucoup à ce genre de combats. Il suffit pourtant d'ouvrir l'œil autour de nous pour prendre conscience que ces combats existent bel et bien, et qu'ils rythment notre vie quotidienne. L'exemple de ceux et celles qui les mènent au quotidien peut bien nous inspirer et soutenir notre désir de lutter pour que la nourriture en quantité et en qualité soit disponible pour tous. La victoire sur l'insécurité alimentaire en dépend.

* « Là où il y a à manger, la palabre cesse » (Proverbe Tshokwe).

La thèse que je me propose de défendre s'inspire précisément des combats quotidiens des pauvres pour la vie : La paix en RD Congo, en Afrique et ailleurs dépend en très grande partie de notre capacité à investir notre intelligence et nos efforts dans la production de la nourriture en quantité et en qualité. Le développement de l'agriculture pourrait ainsi aider à créer des vraies conditions d'une paix durable, en offrant à nos populations, aux jeunes particulièrement, une occupation qui leur permette de bien se nourrir et susceptible de les empêcher non seulement d'émigrer, mais aussi de s'enrôler très facilement dans des groupes armés terroristes de tout bord dont l'objectif est de semer la terreur et la mort parmi les humains, leurs semblables.

Je défendrai cette thèse en quatre points. Le *premier* recourt à une sorte de sociologie de la paix par la nourriture qui fortifie le corps et l'esprit tout en rendant libre et indépendant. Il s'inspirera de NDUMBA TEMBO, un personnage mythique connu chez les Tshokwe. L'histoire de ce guerrier infatigable et amoureux de la paix par le développement durable permettra d'aborder le *deuxième* point essentiellement basé sur la réalité banale et quotidienne kinoise, réalité jalonnée par plusieurs combats que livrent, au quotidien, des citoyens simples pour résister et survivre. Je les appellerai « les guerres pour la vie ».

La description de ces « guerres quotidiennes pour la vie » conduira au *troisième* point dont l'effort consistera à penser les stratégies pour la paix durable et d'autopromotion communautaire découlant précisément des stratégies quotidiennes inventées, au fil des jours, par des hommes et des femmes ordinaires pour perpétuer la vie et créer des conditions nécessaires à l'accueil du don de la paix par la lutte contre l'insécurité alimentaire. Ce point s'inspirera davantage de la sagesse biblique, la seule capable de nous aider, me semble-t-il, à tracer et à suivre le chemin d'une paix durable, appelée de tous nos vœux, et à créer des conditions favorables à son expansion.

Le *dernier* point ouvre à des perspectives d'entrepreneuriat agricole initié à partir de petits gestes significatifs. Les Américains disent : « *Start small and get big* » (Commence petit et deviens grand). Ce point s'inspire d'une expérience des étudiants de la Faculté des sciences agronomiques et vétérinaires (ex-ISAV) de l'Université Loyola du Congo dont l'entreprise est une champignonnière.

1. NDUMBA TEMBO : un roi aimant la guerre et chérissant la paix durable!

Modeste Nange Kudita évoque le souvenir de NDUMBA TEMBO, un personnage historique bien connu chez les Tshokwe et qualifié de guerrier impitoyable, entreprenant et juste. « Pour conquérir son

territoire, NDUMBA TEMBO avait mené », écrit Nange, « une guerre sans merci contre tous ses voisins qu'il avait du reste soumis et tout simplement anéantis. Maints récits vantent la puissance exceptionnelle de NDUMBA TEMBO dont l'épée (*mukwale*), poussée par une force extraordinaire, pouvait se détacher toute seule de la main pour décimer tout ce qui résistait à la volonté de son maître et ne rentrait dans son étui que sur ordre »¹.

On dit également de lui qu'il « aimait la guerre, mais chérissait la paix. La guerre, précise-t-on, il devait la faire pour avoir la paix et créer des conditions propices aux hommes et aux femmes de son territoire leur permettant ainsi d'avoir des enfants, futurs piliers de la société »². Du temps de ce chef, rapporte Nange, « le peuple Tshokwe ne manquait de rien. Sa cour regorgeait de richesses insoupçonnées. L'homme chassait, la femme cultivait, chacun travaillait et produisait pour la survie de la communauté. Bref, NDUMBA TEMBO apparaît à la conscience historique Tshokwe comme le chef qui a su apporter la paix, la justice et le travail, c'est-à-dire le bonheur, non sans une lutte acharnée contre les ennemis du dedans et du dehors, contre les injustices, le chômage et la paresse. Aujourd'hui encore, quand les Tshokwe évoquent le règne de NDUMBA TEMBO, c'est à ce "paradis perdu" qu'ils pensent »³.

En évoquant le souvenir de NDUMBA TEMBO, mon intention n'est nullement de faire l'éloge de la guerre. L'histoire de ce personnage controversé me fascine néanmoins par le simple fait qu'il n'a mené la guerre que pour créer les conditions propices au développement durable et pour parvenir ainsi à la paix. Si la postérité n'a jamais oublié le règne de NDUMBA TEMBO, ce n'est pas pour rappeler sa bravoure militaire, mais pour perpétuer le souvenir d'un responsable politique dont l'action militaire ne consistait qu'à promouvoir la paix et le bien-être de son peuple par l'agriculture et l'élevage.

Quittons l'histoire et le mythe pour poser notre regard sur la réalité concrètement vécue. Et c'est le deuxième point de notre réflexion.

2. La recherche de la paix durable par les combats quotidiens

Expliquer la méthodologie dont je me sers depuis quelques années pour tenter d'interpréter la réalité banale de la société en pleine et rapide mutation me paraît nécessaire. Je me place volontiers dans ce que j'appelle la sociologie de la banalité, mieux la sociologie de la

1 NANGE KUDITA WA SESEMBA, « Ndumba Tembo : Un guerrier impitoyable, entreprenant et juste. Réflexions sur la Philosophie Tshokwe de la paix, de la justice et du travail », *Actes de la 10^e Semaine Philosophique de Kinshasa du 30 novembre au 6 décembre 1986*, Facultés Catholiques de Kinshasa, 1988, p. 132.

2 NANGE KUDITA WA SESEMBA, « Ndumba Tembo : Un guerrier impitoyable... », p. 133.

3 NANGE KUDITA WA SESEMBA, « Ndumba Tembo : Un guerrier impitoyable... », p. 133.

vie quotidienne, convaincu que c'est à travers nos gestes quotidiens, apparemment sans importance, qu'il nous sera possible de comprendre la riche et complexe réalité qui est la nôtre. J'observe et interprète cette réalité banale, à la fois riche et complexe, en me servant du paradigme biblique de la vie. L'Écriture Sainte nous présente la vie comme un don. Il nous appartient de la perpétuer et de la protéger. C'est notre rôle.

Le lieu où j'observe le combat au quotidien pour la vie, c'est la ville de Kinshasa, la capitale de la RD Congo. Elle est une mégapole où pour survivre, la population invente au quotidien des stratégies dont nous n'avons peut-être pas encore mesuré suffisamment la portée. Observer avec lucidité le dynamisme des populations qui refusent de céder à la peur et qui préfèrent mourir debout sera salutaire. Cette démarche nous fera gagner la guerre contre l'insécurité alimentaire et nous procurera la paix, dans le ventre et dans le cœur.

Une telle méthodologie interdit de céder à la tentation de se laisser impressionner par le sensationnel, par les seules réalités dont font largement écho les médias. Il s'agit, par exemple, d'être attentif au dynamisme des gens qui habitent surtout dans des quartiers périphériques de la capitale où même la moto (« wéwa » dans le langage des Kinois) ne sait pas arriver, là où il n'y a ni courant électrique, ni eau courante, moins encore un centre de santé ou une école. Il s'agit, en fin de compte, d'être attentif aux faits et gestes de la majorité de nos populations qui préfèrent mourir debout. La sociologie de la banalité tente, à sa manière, de répondre à l'interpellation que Jésus nous fait : « Ils ont des yeux, mais ils ne voient pas ! Ils ont des oreilles, mais ils n'entendent pas ».

Lorsqu'on ose ouvrir les yeux et les oreilles sur la réalité quotidienne et banale, on se rend alors compte que de vrais combats se livrent au quotidien dans nos cités. Il s'agit des combats pour la vie. Pour que la vie continue de couler, il faut que ces combats se mènent et se gagnent. Le travail quotidien réalisé par les pauvres dans les rues de Kinshasa est impressionnant. La capacité des pauvres à inventer des stratégies pour survivre peut bien inspirer ceux et celles qui souhaitent se battre pour la paix durable dans nos familles, quartiers et villes. Cette paix durable passe par la paix du ventre, car « ventre creux n'a point d'oreilles ». Pour ces pauvres « combattants », le développement, c'est effectivement l'autre nom de la paix, comme l'a bien suggéré le Pape Paul VI dans *Populorum Progressio*.

Cette réalité des combats quotidiens est mieux exprimée dans le langage ordinaire des citoyens. En lingala, on dit : « Tozó bunda » (Nous nous battons). D'autres disent : « Tozó béta libángá » (Nous cassons la pierre). Et lorsqu'on les voit tout en sueur, ils vous lancent : « Il faut bien

se battre pour survivre ». Ces expressions nous sont familières. Nous savons ce qu'elles signifient et n'avons même plus besoin de nous poser des questions sur leur vrai sens. Elles évoquent les luttes humaines pour la survie.

Les femmes sont, sans conteste, les premières à se *battre* quotidiennement. L'objectif de leurs combats quotidiens est clair : nourrir leurs familles et résoudre les problèmes sociaux tels que la scolarité des enfants, le transport, les soins médicaux, le paiement du loyer, le manque d'eau potable et d'électricité. Elles sont sur tous les fronts. Ce sont de véritables guerrières, mais des guerrières pour la vie.

L'observateur attentif de la vie à Kinshasa verra, par exemple, que les rues de cette ville sont envahies, très tôt le matin, par les femmes : les unes se pressent pour acheter du pain dans des boulangeries afin de le revendre ensuite ; les autres se dirigent vers les champs chercher des légumes, des fruits ou tout autre nourriture utile pour assurer la sécurité alimentaire et créer les sources de revenu. Elles empruntent alors tous les moyens possibles de déplacement pour atteindre leurs objectifs : moto, bicyclette, véhicule, et même la marche à pied. Ce sont elles qui nourrissent nos villes et créent des richesses grâce aux seules armes à leur disposition que sont le courage, l'abnégation, surtout l'amour pour leurs familles, pour la vie. C'est en les observant que j'ai pris conscience que la paix comme absence d'armes qui tuent dépend de la paix comme présence de la nourriture qui protège la vie.

3. Investissement dans l'agriculture comme stratégie pour la paix durable et l'autopromotion communautaire

J'ai emprunté le titre de cette réflexion à un proverbe tshokwe : « Hadi kudia, milonga ya kufwa » (là où il y a à manger, la palabre cesse). Les conflits et la guerre, suggère ce proverbe, ne résistent pas devant la nourriture. Un autre proverbe du même peuple énonce : « Mukishi diako mba nzenszo jikole » (le masque danseur ne peut exceller dans son art de danser que s'il a mangé). Les 5 premiers versets du 2^e chapitre du livre du Prophète Isaïe retiennent l'attention. Dieu nous y invite à transformer les instruments de guerre en outils agricoles. Le symbole est fort. « Ils briseront leurs épées pour en faire des socs et leurs lances pour en faire des serpes », nous dit le Prophète (V. 4).

La Bible est riche de références à l'agriculture et à l'élevage. Il me semble que la vie de Jésus, Prince de la paix, nous invite, de manière très subtile, à consacrer notre énergie dans les travaux de développement durable. Sa naissance a lieu dans une mangeoire et elle est prioritairement annoncée aux bergers (Lc 2, 7-8). Jean Baptiste le décrit comme 'agneau de Dieu' (Jn 1, 29). Lui-même se décrit comme

le « Bon Pasteur ». Il parle du *semeur qui est sorti pour semer* (Mt 13, 3-9) et de la *graine qui meurt pour donner la vie* (Jn 12, 24), etc. Avant de souffrir sa passion, Jésus nous partage son corps et son sang comme *nourriture*, faisant ainsi du *pain* et du *vin* partagé le signe de réconciliation et de paix (Mt 26, 26-29). Dans la prière de Notre Père, Jésus nous apprend à demander à son Père *notre pain quotidien* (Mt 6, 11). Ce sont des symboles forts qui nous invitent, si nous voulons réellement construire la paix véritable et durable chez nous, de nous investir dans les travaux de la terre dont les fruits constituent notre nourriture.

L'énergie pour faire la guerre qui tue est, me semble-t-il, inscrite dans le cœur de l'homme. Il est temps de la réorienter vers la construction de la paix durable par les travaux de la terre. Contrairement à la guerre qui tue la vie et qui exige les moyens humains, matériels, techniques et financiers colossaux, la guerre pour la vie par l'agriculture et l'élevage n'en exigera probablement pas tant ! Elle exige beaucoup de détermination et d'efforts. Gagner cette guerre pour la vie est à notre portée. Il suffit de nous y engager à l'exemple des jeunes ingénieurs de la faculté des sciences agronomiques et vétérinaires de l'université Loyola du Congo.

4. Avoir à manger en quantité et en qualité nécessite de la bonne volonté...

La créativité populaire observée en ce temps de crise nécessite d'être analysée, étudiée et vulgarisée. L'expérience d'Esther INENE et Christian KUTOLUKA, respectivement étudiants en Master agroforesterie et en Master agro-alimentaire de l'Université Loyola du Congo peut inspirer. Pour la petite histoire, Mademoiselle INENE a été interpellée par l'insécurité alimentaire sévissant dans la ville de Kinshasa. Elle a décidé de consacrer ses recherches, à la fin de la troisième agrovétérinaire, à la production des champignons. Nous lui avons conseillé de poursuivre ses recherches et de s'inscrire en Master agroforesterie pour étudier les stratégies de lui venir en aide. C'est pendant sa première année d'études qu'elle a élaboré et soumis au Centre de Recherche et de Communication en Développement durable (www.cered-ulc.org) le projet de la construction d'une champignonnière. Un de ses camarades étudiants, Christian KUTOLUKA l'a rejointe. Ensemble, ils produisent, à notre grande satisfaction, des champignons au sein même de la faculté.

Cette initiative est louable et encourageante, mais insuffisante pour s'attaquer à l'insécurité alimentaire de grande envergure telle qu'observée dans la ville de Kinshasa. Elle nécessite d'être élargie et

vulgarisée auprès des agriculteurs et de tous ceux qui désirent produire des champignons. Il est donc important d'intervenir au niveau de toute la filière : production, conservation, commercialisation, consommation.

La quantité de champignons produite par Mlle INENE et M. KUTOLUKA n'est pas suffisante. Apprendre aux autres à en produire contribuerait à avoir une grande quantité de champignons qui pourrait être par la suite achetée, transformée et commercialisée.

Une telle stratégie pourrait, *mutatis mutandis*, être appliquée à d'autres filières agricoles. Cela exige des structures qui forment les paysans et les petits fermiers à des techniques simples d'élevage et d'agriculture. C'est à ce travail que se consacre le Centre de Recherche et de Communication en développement durable (CERED) de la Faculté des sciences agronomiques et vétérinaires de l'Université Loyola du Congo. Des modules simples de formation en agriculture et en élevage sont conçus pour aider et soutenir des hommes simples qui mènent des combats quotidiens contre l'insécurité alimentaire, car « Là où il y a à manger, les conflits cessent ».

Conclusion

Cette réflexion s'est efforcée d'orienter notre regard vers les combats quotidiens menés pour la vie et la paix durable par la production de la nourriture en quantité et en qualité. Ce sont les combats généralement menés par les hommes et les femmes simples. Notre souhait est que ces combats deviennent nôtres. De cette manière, nous réorienterons notre énergie guerrière à l'effort pour la production de la nourriture en quantité et qualité, socle d'une paix durable. L'expérience des étudiants INENE et KUTOLUKA peut servir de leçon. D'autres expériences doivent aussi être tentées en partant des initiatives courageuses des hommes et femmes simples. L'insécurité alimentaire ne sera vaincue que grâce à la solidarité des « combattants pour la vie ». ■